

Guy Tosi : «Lectures d'une ombre. Sur la piste de Malraux», *Gavroche*, 24 juillet 1947, p. 1 et 6.

Dans le récent article¹ qu'il a consacré à l'essai de Claude Mauriac sur Malraux, André Rousseaux fait allusion, après Gaëtan Picon, aux affinités qu'il aperçoit entre l'auteur de la *Condition humaine* et Gabriele d'Annunzio.

A l'appui de cette affirmation, je crois apporter ici un témoignage inédit, précis, émouvant, qui nous vient d'Annunzio lui-même. Que dans la solitude du Vittoriale, parmi tant d'autres livres français, il ait précisément lu la *Condition humaine*, le fait seul mériterait d'être relevé, qui montre jusqu'où allait la curiosité toujours jeune de ce vieillard que la mort foudroya à sa table de travail sur un livre d'Elie Faure.

Mais il y a plus. Selon son habitude, le poète a lu le roman de Malraux crayon en main, et les marques qu'il y a laissées permettent de connaître assez exactement quelle fut sa réaction à cette lecture.

J'étais au Vittoriale en août 1939, peu de jours avant la guerre, lorsque dans la pièce dite du *Manchot* (II Monco), le livre (l'édition Gallimard courante) me tomba sous les yeux. Il n'était pas dédié, ce qui laisse supposer que d'Annunzio l'avait demandé spontanément. Aucune note marginale non plus, pas un mot, même pas un de ces points d'interrogation ou d'exclamation qu'il m'était arrivé de rencontrer assez souvent dans les volumes de l'innombrable bibliothèque. Cette fois, de simples traits de crayon. Encore n'apparaissaient-ils qu'à partir de la 270^e page d'un livre qui en compte quatre cents. Mais les passages marqués étaient si éloquents, si révélateurs ! La correspondance était si frappante avec ce que tout le monde peut savoir de l'œuvre et de la vie d'Annunzio, avec ce que je savais de son état d'âme des dernières années.

Ce qui a naturellement accroché l'attention de l'illustre lecteur, c'est le dialogue central entre Ferral et Gisors. Ne retrouvait-il pas en eux quelques traits de lui-même ?

¹ *Le Figaro Littéraire* du 26 avril 1947.

Sans être un cynique, comme Ferral, n'a-t-il pas eu, comme lui, «un goût presque agressif» de l'art, des idées, de la femme et parfois du scandale ? Quant à Gisors, n'a-t-il pas désormais sa lucidité, sa sagesse désabusée ?

On se souvient de l'analyse que fait ce dernier de l'ambition du pouvoir chez les hommes :

Ce qui les fascine dans cette idée, voyez-vous, ce n'est pas le pouvoir réel, c'est l'illusion du bon plaisir. Le pouvoir du roi, c'est de gouverner, n'est-ce pas ? Mais l'homme n'a pas envie de gouverner : il a envie de contraindre, vous l'avez dit. D'être plus qu'homme dans un monde d'hommes. Echapper à la condition humaine, vous disais-je. Non pas puissant : tout-puissant. La maladie chimérique dont la volonté de puissance n'est que la justification intellectuelle, c'est la volonté de déité : tout homme rêve d'être dieu (271).

D'Annunzio ne pouvait pas ne pas saluer au passage ce vieux rêve nietzschéen qui soulève une grande partie de son œuvre, enfantant tour à tour les faux héros – d'ailleurs voulus tels – de la *Ville morte*, de la *Gloire* et de *Plus que l'amour*, et les personnages plus sains, plus valables – encore que littéraires – des *Vierges aux rochers* (Claudio Cantelmo) et du *Feu* (Stelio Effrena). Le dernier et le plus authentique peut-être des héros dannunziens étant d'Annunzio lui-même. Rendons-lui cette justice que contrairement à maint professeur d'héroïsme, il a, conformant sa vie à ses écrits, *agi ce qu'il a chanté*.

Poursuivons notre lecture. Ferral a amené chez lui une courtisane chinoise au visage gracieux et doux qui a l'air d'une statuette de Tanagra :

«Allons dormir», pensait-il... Le sommeil, c'était la paix. Il avait vécu, combattu, créé; sous toutes ces apparences, tout au fond, il retrouvait cette seule réalité, cette joie de s'abandonner soi-même, de laisser sur la grève, comme le corps d'un compagnon noyé, cet être, lui-même, dont il fallait chaque jour réinventer la vie. «Dormir, c'est la seule chose que j'aie toujours souhaitée, au fond, depuis tant d'années» (p. 273).

Tout le passage est marqué. *Il avait vécu, combattu, créé*. D'Annunzio a-t-il fait autre chose ? A-t-il jamais aspiré à autre chose qu'à «réinventer» chaque jour sa vie ?

Je renaquis chaque matin, chacun de mes réveils fut comme une soudaine naissance dans la lumière... Là où je me couchai, je renaquis.

Laus Vitae, le vaste poème qui contient ces vers, vise justement à enseigner «l'art d'inventer chaque jour sa propre vertu (au sens latin et dantesque) contre l'événement».

Mais l'événement, l'action sont peut-être un leurre. Après une guerre engagée dans l'enthousiasme, mais qui, en se prolongeant avait, à ses yeux, commencé de «pourrir»; après sa «trop longue aventure adriatique achevée dans le meurtre fraternel», la lassitude était venue. *Dormir enfin*. Dans l'irrévocable décision de se cloîtrer à Gardone dès avant la soixantaine, en 1921, il entre une grande amertume, certes, mais plus de détachement et moins de dépit qu'on ne l'a dit. Les lauriers du nouveau César ne le tentaient pas. Un rôle politique exceptionnel, momentané, oui. Une carrière politique, non.

Et voici, dirait Claude Mauriac, après le *Héros*, *Eros* :

Il (Ferral) allait se faire juger chez les femmes, lui qui n'acceptait aucun jugement. La femme qu'il eût admirée dans le don d'elle-même, qu'il n'eût pas combattue, n'eût pas existé pour lui. Condamné aux coquettes ou aux putains. Il y avait les corps. Heureusement. Sinon... «Vous mourrez, cher, sans vous être douté qu'une femme est un être humain... ». Pour elle, peut-être; pas pour lui. Une femme, un être humain ! C'est un repos, un voyage, un ennemi (p. 273).

Sans prétendre identifier d'Annunzio à Ferral, il est aisé de voir ce qui chez l'un s'applique à l'autre. Le poète n'a jamais été condamné aux courtisanes, encore que le Vittoriale, dit-on, en vit passer quelques-unes. Par contre, il est certain que les femmes qui ont compté pour lui, il a dû les conquérir. Moins contre elles-mêmes, il est vrai, que contre les circonstances : il en a été ainsi pour Maria Gravina, la Duse, Amarante, Donatella. Et elles ont bien été pour lui tour à tour et tout ensemble, l'inspiration, le voyage, le repos, l'ennemi. Le *Triomphe de la mort* devait précisément s'intituler *l'Ennemie*. Quant à la *Ville morte*, la *Gioconda*, la *Gloire*, elles sont pleines de voluptés qui énervent les mâles. D'où tant de *victoires mutilées*.

Il y avait les corps, heureusement, écrit Malraux. Et d'Annunzio : «La chair pour la chair, comme l'art pour l'art, voilà la haute doctrine». Ainsi s'exclame-t-il encore, au seuil de la vieillesse, un jour de 1927, devant son ami le sculpteur Renato Brozzi. Mais il fait peu après amende honorable : «Pardonne-moi. La sentence dédaigneuse et impérieuse que je t'avais énoncée, ne me délivre pas de l'angoisse. Aujourd'hui, *Elle* est partie, et je souffre intolérablement en voyant, dans l'ombre de ma chambre, le visage mystérieux de l'Amour, après tant et tant d'années réapparaître. J'ai oublié la gloire de Cattaro. Je suis resté jusqu'à cette heure, minuit, écrasé contre un oreiller insensible».

Ce n'est pas la première fois que notre surhomme trébuche et fait l'aveu de sa faiblesse. Les deux recueils posthumes *Solus ad Solam* et le *Livre secret de Donatella* expriment la même alternance pathétique : *habere, haberi* : posséder, être possédé. «Qui me rendra la belle force cruelle à laquelle je dois mes victoires ? La tendresse et la pitié m'ont amolli. Mon bien n'est plus en moi-même, mais hors de moi, dans un autre être, et je suis désormais à la merci de l'événement obscur... Tout est loin du misérable esclave que je suis devenu». (*Solus ad Solam*, trad. A. Doderet.)

Revenons pour la dernière fois à Ferral :

En somme, il ne couchait jamais qu'avec lui-même, mais il ne pouvait y parvenir qu'à la condition de n'être pas seul. Il comprenait maintenant ce que Gisors n'avait pas soupçonné : oui, sa volonté de puissance n'atteignait jamais son objet, ne vivait que de se renouveler; mais n'eût-il de la vie possédé une seule femme, il avait possédé, il posséderait à travers cette Chinoise qui l'attendait, la seule chose dont il fût avide : lui-même (p. 274).

Comment d'Annunzio n'eût-il pas souligné cette page ?

Ce mirage de la surhumanité, cette avidité de soi seul et l'illusion de ne s'atteindre qu'à travers autrui, cette nécessité de renouveler perpétuellement l'objet de son désir, il en avait fait, comme nous venons de le voir, l'expérience et l'aveu.

Et voici un troisième personnage : le baron de Clappique. Sa mythomanie lui est un moyen de nier la vie, de «nier et non pas oublier», précise Malraux.

Dans une maison spéciale de Shanghai, il vient de rencontrer une courtisane européenne, une blonde fille à la Jordaens, Flamande comme lui. Il lui raconte qu'il a été du «milieu», ce qui n'est pas vrai, qu'il va se tuer, ce qui n'est pas vrai non plus, et que c'est la dernière fois qu'il couchera avec une femme :

Elle avait entendu dire que ce désir venait parfois aux hommes avant la mort. Mais elle n'osait pas se lever la première, elle eût cru rendre son suicide plus proche. Elle avait gardé sa main entre les siennes... Bien qu'il eût à peine bu, il était ivre de ce mensonge, de cette chaleur, de l'univers fictif qu'il créait. Quand il disait qu'il se tuerait, il ne se croyait pas; mais puisqu'elle le croyait, il entrait dans un monde où la vérité n'existait plus. Ce n'était ni vrai, ni faux, mais vécu. Et puisque n'existaient ni son passé qu'il venait d'inventer, ni le geste élémentaire et supposé si proche sur quoi se fondait son rapport avec cette femme, rien n'existait.

Le monde avait cessé de peser sur lui. Délivré, il ne vivait plus que dans l'univers romanesque qu'il venait de créer, fort du lien qu'établissait toute pitié humaine devant la mort (p. 295).

Pour comprendre l'intérêt d'Annunzio pour cette page, il ne suffit pas de se reporter à son œuvre : il faut penser à son goût et à son art de l'affabulation et même de la mystification dont ses biographes n'ont généralement saisi que l'aspect anecdotique et comique. Alors qu'un tel goût procède chez lui du besoin de recréer une *réalité irréaliste* – aussi bien plastique que spirituelle – celle-là même qu'il a essayé de concrétiser dans le Vittoriale : dans un décor déconcertant tout chargé de symboles, d'Annunzio cultivait, hors du temps et de l'espace, dans une sorte de passé-présent, de présence-absence, des souvenirs en partie inventés, poursuivait d'imaginaires colloques, nourrissait des projets qu'il savait irréalisables. Et cela aussi «n'était ni vrai, ni faux, mais vécu».

Et voici la dernière page de la *Condition humaine* et un dernier retour d'Annunzio sur lui-même :

Vous connaissez la phrase : «Il faut neuf mois pour faire un homme et un seul jour pour le tuer ». Nous l'avons su autant qu'on peut le savoir l'un et l'autre... May,

écoutez : il ne faut pas neuf mois, il faut cinquante ans pour faire un homme, cinquante ans de sacrifices, de volonté, de... de tant de choses ! Et quand cet homme est fait, quand il n'y a plus en lui rien de l'enfance, ni de l'adolescence, quand, vraiment, il est un homme, il n'est plus bon qu'à mourir.

La vieillesse a été pour cet *enfant de volupté* la plus cruelle des épreuves, comme il fallait s'y attendre. Dans les lettres de ses ultimes années, inlassablement il stigmatise «son abjecte vieillesse, cette solitaire tristesse pire que l'agonie prolongée par la médecine». Qu'on me permette, à ce sujet, un souvenir personnel. En septembre 1935, me trouvant à Gardone au moment où d'Annunzio achevait son beau et désarmant et vain «Message aux chevaliers latins de France et d'Italie», je sollicitai une audience. J'attendis un jour, une semaine, deux semaines. Le secrétaire et l'architecte du Vittoriale, Gian Carlo Maroni, m'avait pris en sympathie et en pitié. L'entrevue était invariablement promise pour le lendemain. A la fin, d'Annunzio me fit répondre qu'il «n'était plus un spectacle pour jeunes» et qu'il ne me recevrait pas.

Que n'était-il mort dans la bataille ! C'était son regret constant. Le professeur Piccard, vainqueur de la stratosphère, ayant, comme on sait, atterri sur les bords du lac de Garde, d'Annunzio lui écrivait le 19 août 1932 : «Puisque je suis certain que vous irez prochainement “plus haut”, veuillez me prendre comme un sac de lest à jeter le premier ou le dernier. *Veuillez m'empêcher de mourir entre deux draps honteux...*».

On aurait tort de sourire. Écoutons plutôt un des familiers du poète, Antonio Bruers :

— *Le déclin physique du commandant avec ses plaintes, ses moments d'abattement alternant avec des sursauts, constituent un crépuscule d'une lueur tragique.*

Faut-il conclure ? Gardons-nous de tirer de cette lecture de la *Condition humaine* des conséquences qu'elle ne comporte peut-être pas. Un parallèle plus poussé entre les deux écrivains ne ferait certes pas ressortir que des analogies. Mais dans le cas qui nous occupe, la réaction d'Annunzio reste singulièrement significative : plus que d'une lecture, il s'agit ici d'une confession et d'une méditation en quelque sorte indirectes, sur

Guy Tosi : «*Sur la piste de Malraux*», Gavroche, 24 juillet 1947, p. 1 et 6.

l'action, l'amour et la mort. *En somme, il ne couchait jamais qu'avec lui-même.* La preuve est faite que, face à face avec la pensée de Malraux, d'Annunzio n'a cessé d'être en face de lui-même.